

Une pause décisive

« Attendez-moi ! »

Les portes de l'ascenseur sont en train de se refermer sous mon nez alors que je suis déjà en retard à la réunion avec notre chef(fe) de service qui est, paraît-il, très stricte sur les horaires. J'ai été mutée récemment auprès d'elle, je ne voudrais pas commencer sur de mauvaises bases. C'est donc avec un grand soulagement que je devine qu'une main miséricordieuse a appuyé sur le bouton « maintien porte ouverte ».

Je me jette littéralement à l'intérieur de la cabine, en sueur, en bredouillant « Merci beaucoup ! Vous êtes mon sauveur ! » et relève la tête pour voir à qui je dois ce geste altruiste.

Je reste pétrifiée : c'est le blondinet, un nouveau – lui aussi, sur lequel je craque complètement. Avec sa mèche rebelle, ses yeux d'un marron très clair et son air boudeur, il n'y a rien à faire, j'ai beaucoup de mal à jouer les indifférentes : je suis régulièrement un poil trop près de lui à la machine à café ou à la photocopieuse, et j'ai souvent tendance à sortir « par hasard » de mon bureau lorsqu'il passe dans le couloir. Même s'il n'en montre rien, il a dû commencer à se poser des questions. Il est peut-être habitué... ? Un mec mignon comme lui doit bien se rendre compte qu'il trouble les femmes qu'il rencontre ? Je n'ai pas encore eu le temps d'enquêter sur sa vie sentimentale pour bâtir une stratégie.

Je me redresse, rectifie la veste de mon tailleur qui s'est entrouverte pendant mon sprint, et dis d'un air que j'espère très digne : « Bonjour ! Je vais au 5^{ème}, à l'étage de la direction. Et vous ? ».

Il répond par un vague hochement de tête et appuie sur le bouton « 5 ». La cabine étant assez exigüe, je me retrouve très proche de lui et mes vertueux efforts pour me contrôler risquent d'atteindre rapidement leurs limites. Cinq étages à tenir...

L'ascenseur se met lentement en marche... et s'arrête heureusement un étage plus haut. La porte s'ouvre derrière moi et, dans le miroir, je vois entrer un grand brun, que je connais vaguement pour l'avoir entrevu à la cantine. Il doit aussi faire partie de notre service. D'ailleurs, il porte un ordinateur et ce qui doit être un vidéoprojecteur destiné à la réunion. Je me retourne vers lui pour le saluer, tout en essayant de rester à distance du blondinet.

L'ascenseur redémarre, mais pas pour longtemps. Il s'arrête maintenant au 2^{ème} étage et un troisième homme entre à son tour. Il me semble que c'est le

secrétaire du service. Lui est carrément encombré de tout un chargement : des dossiers, des gobelets et des bouteilles d'eau minérale. Je comprends que je ne serai pas la dernière à arriver à la réunion. Du coup, je me détends un peu malgré le peu d'espace restant libre dans la cabine et m'inquiète moins de la proximité avec le blondinet. Pour trois étages, je devrais quand même arriver à maîtriser mes pulsions.

L'ascenseur repart et commence presque tout de suite à ralentir. Le blondinet s'énerve soudain : « Ah, non ! On est complet ! On ne peut plus respirer ! Ils attendront le prochain ascenseur ! » et, au moment où la porte commence à s'ouvrir, il appuie violemment sur le bouton « fermeture des portes » en même temps que sur celui du 5^e étage. La cabine est secouée par une espèce de hoquet douloureux et s'immobilise presque aussitôt.

Le blondinet réappuie sur le bouton « 5 ». Rien ne se passe... Deuxième essai, troisième... Le grand brun perd alors son calme et hurle : « Bravo ! Maintenant on va vraiment être en retard ! Tout ça pour éviter quelques secondes d'arrêt aux étages... ! Quel abruti ! » Et il donne une grande claque sur le tableau de commande, provoquant une nouvelle secousse violente et faisant clignoter l'éclairage.

Deuxième grande claque du grand brun sur ce pauvre tableau. L'ascenseur fait un nouveau bond et la lumière s'éteint, il ne reste plus que la vague lueur des éclairages de secours. Nous sommes entre le troisième et le quatrième étage, serrés les uns contre les autres. Abandonnant toute prétention à la dignité, j'ai profité des secousses et de cette quasi-obscurité pour aller m'appuyer sur le blondinet. A ma grande satisfaction, je constate qu'il ne fait pas de tentative pour s'écarter, ne serait-ce que d'un centimètre. Au contraire, me semble-t-il, il reste complètement collé contre mon dos.

Je commence à me demander s'il est aussi indifférent qu'il en a l'air. Son expression boudeuse est peut-être le signe d'une timidité qui est en train de s'estomper dans cette situation inhabituelle ?

Malgré tout, nous ne pouvons pas rester sans rien faire. Je dis à la cantonade : « Au lieu de démolir les commandes, appuyez sur l'alarme ! ».

Le présumé secrétaire pose son chargement pour effectuer la manœuvre... sans effet apparent. Il recommence, toujours rien.

Nous nous mettons alors à crier. Mais les personnes qui avaient essayé de monter dans notre ascenseur au troisième étage en ont sans doute pris un autre et ne sont plus à proximité de voix.

Les portables alors... Le secrétaire essaie d'appeler nos collègues. Il faut croire que la consigne d'éteindre son téléphone en réunion est strictement respectée : pas un seul ne décroche. Il envoie des SMS et des emails...

La situation n'a rien de grave, quelqu'un va bien finir par lire un de ces messages ou passer à proximité, mais en attendant nous sommes réduits à l'impuissance.... Sauf mon blondinet : alors que je me demandais comment aller plus loin sans le brusquer, je sens sa main droite se faufiler doucement sous le bord de ma jupe pour caresser délicatement le creux de mon genou. La première surprise passée, je constate que c'est très agréable ; il n'y a de toute façon rien de mieux à faire pour le moment, je décide de profiter de cette parenthèse inattendue et m'appuie un peu plus sur lui.

Cette cabine est vraiment exigüe pour quatre personnes (d'ailleurs, peut-être sommes nous en surcharge ? Cela expliquerait la panne), nous sommes obligés de rester debout dans l'obscurité sans pouvoir beaucoup bouger, ce qui nous arrange bien maintenant, le blondinet et moi.

Le secrétaire prend alors la courageuse initiative d'ouvrir une bouteille d'eau et de nous en servir. La scène devient presque surréaliste, comique en tout cas. Nous trinquons tous les quatre – le blondinet de la main gauche et par-dessus mon épaule, moi essayant de ne pas trahir l'émotion qui m'envahit. Sa main droite est toujours très occupée à une lente exploration de mon genou et de ses environs. Moi qui le prenais pour un indifférent, je découvre un amateur sensuel. Je cède enfin à mon envie et saisis cette main pour la caresser et la guider tout en continuant ostensiblement à boire mon verre. Je ne suis plus du tout pressée de sortir de cet ascenseur. Le plus tard sera le mieux.

Mais des voix se font soudain entendre qui viennent brutalement briser la bulle dans laquelle nous étions, tous les deux, maintenant installés. Nous nous mettons tous à appeler au secours : « Allez voir le disjoncteur ! Le courant a été coupé ! ».

Quelqu'un répond, sans se rendre compte de l'ironie de sa phrase : « Ne bougez pas ! J'y vais ». Deux minutes plus tard, l'éclairage se rallume. Tout le monde se réajuste, certains plus que d'autres. Nous débarquons avec finalement très peu de retard et une très bonne excuse dans la réunion de service. Mon blondinet s'assoit à l'autre bout de la table, sage précaution pour préserver notre concentration.

En sortant de la réunion, j'ose lui demander : « Vous prenez l'ascenseur pour redescendre ? ». Il me sourit pour la première fois : « A votre service !... N'est-ce pas que j'ai bien fait de bloquer cet ascenseur ? Sinon combien de temps aurions-nous encore attendu ? »